

Francesco di Castri et Venkataraman Balaji. *Tourism, Biodiversity and Information*. Leiden, Backhuys Publishers, 2002

Martine Geronimi

Volume 21, Number 3, Fall 2002

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1072508ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1072508ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0712-8657 (print)

1923-2705 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Geronimi, M. (2002). Francesco di Castri et Venkataraman Balaji. *Tourism, Biodiversity and Information*. Leiden, Backhuys Publishers, 2002. *Téoros*, 21(3), 78–79. <https://doi.org/10.7202/1072508ar>

Francesco di Castri et Venkataraman Balaji

Tourism, Biodiversity and Information

Leiden, Backhuys Publishers, 2002

Martine Geronimi

Dans notre société postindustrielle, trois concepts majeurs ont fait leur apparition, à savoir, le tourisme, la biodiversité et l'information. Ce livre se propose de présenter les réflexions en cours sur les interactions et les effets possibles que ces nouveaux concepts induisent, du point de vue de leurs répercussions sociales, économiques et environnementales.

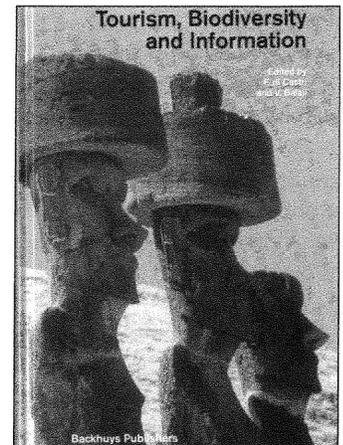
Les professeurs di Castri et Balaji sont les éditeurs de cette somme de 501 pages issue d'un symposium tenu sous l'égide de la Fondation Total-Fina-Elf, à Port-Cros en septembre 2000, événement qui avait été préparé par une rencontre exploratoire à Paris en mars 2000. Le symposium de quatre jours dans le sud de la France accueillait, à la fois, la communauté scientifique et des décideurs en matière de tourisme et de développement. Les quarante participants ont pu ainsi partager leurs expériences et, pour la première fois, interagi.

La publication du livre en 2002 n'est pas fortuite, puisqu'elle correspond à l'Année internationale de l'écotourisme, dont le sommet s'est déroulé en mai à Québec. Cette publication forte de vingt-huit chapitres, réunis en sept sections, a bénéficié de l'appui d'institutions aussi prestigieuses que l'Unesco, le Conseil international pour la science (ICSU), le Centre national de la recherche scientifique français (CNRS) et la Fondation Total.

Il est bon de noter que ce livre n'est pas uniquement la compilation des actes du symposium puisqu'il intègre plus de 40 % d'information supplémentaire. C'est donc un ouvrage très riche en réflexions et en données que les éditeurs nous proposent de lire. Le ton général est sérieux et l'ensemble des présentations possède les caractéristiques propres aux grands ouvrages scientifiques : rigueur de l'observation et de la pensée, sobriété du texte et données objectives illustrant le propos.

Dans l'ensemble de l'ouvrage, le milieu marin est à l'honneur. Ce n'est semble-t-il pas un hasard si le symposium se déroulait sur l'île de Port-Cros en Méditerranée. En effet, treize chapitres réunissent en 220 pages une connaissance extrême de la problématique du développement durable, tant sur les bordures côtières que sur les îles elles-mêmes. En nous engageant dans la lecture de ces analyses rigoureuses, on ne peut s'empêcher de songer aux lieux étudiés qui,

au-delà de l'intérêt scientifique, sont porteurs d'imaginaires ; et il nous prend l'envie de rêver ! De Malte, en passant par les Seychelles ou la Polynésie française, nous naviguons vers la réserve de la Biosphère dans le Golfe du Mannar dans le sud de l'Inde. Toutefois, la place est surtout donnée à la réalité observable des expériences réalisées dans ces milieux fragilisés par le tourisme.



Dans le cas des zones littorales, la pression est d'ailleurs énorme puisque 60 % de la population mondiale vit sur cet espace, beaucoup plus encore dans les deltas. En outre, 70 % de l'activité économique mondiale se concentre dans ces mêmes lieux côtiers. Ce sont des espaces d'affrontements en tous genres qui préoccupent les divers participants du colloque. L'utilisation du sol devient la problématique la plus importante étant donné tous les conflits qui en découlent : urbanisation massive, problèmes d'irrigation et de sécheresse, concurrence avec l'industrie, avec les pêcheries, nécessité de conservation biologique, usages pour le tourisme et les loisirs... De cette utilisation du sol mal contrôlée dérive le problème contemporain de la pollution qui prend, dans ces lieux surpeuplés, des formes parfois dramatiques.

Dans l'ensemble du livre, la contribution de Francesco di Castri est remarquable, à la fois sur le plan théorique que sur celui de l'expérimentation. J'insisterai particulièrement sur sa contribution dans le cadre de ce compte-rendu qui ne se veut pas exhaustif. En effet, dans le premier chapitre, il élabore des hypothèses fortes relatives à l'émergence de la société de l'information et à l'approche en réseaux. Les hypothèses développées montrent qu'il y aurait des relations solides entre la diversité culturelle et biologique, les sources d'information et la durabilité des espaces touristiques. Il semblerait que la durabilité du tourisme dépend d'au moins trois facteurs : le premier repose sur la diversification des activités touristiques, le deuxième demande la mise en réseaux de tous les intervenants en tourisme et le troisième suppose la participation des gens du lieu dans la prise de contrôle du tourisme local à titre d'entrepreneurs. Dans le seizième chapitre, di Castri vérifie sur le terrain cet ensemble de postulats.

L'auteur choisit de nous parler de la Polynésie française et d'un lieu mythique par excellence, l'île de Raiatea, lieu sacré de tous les Polynésiens, au centre d'un triangle situé entre Hawaï, la Nouvelle-Zélande et les îles Orientales. D'entrée de jeu, il justifie son choix par sa grande connaissance et son expérience de la zone polynésienne depuis plus de quarante ans, par ses contacts renouvelés et constants avec les habitants grâce à Internet et aux technologies de l'information et de la communication (TIC) et aussi parce que l'espace choisi bénéficie d'une grande homogénéité culturelle et historique, voire biologique.

Malgré un fort potentiel touristique, la Polynésie française connaît un essor touristique assez récent et fort restreint en comparaison des hordes de touristes se déversant à Hawaï, autre île de l'archipel polynésien. La Polynésie française est constituée de 118 îles, dont 42 seulement sont habitées. Son niveau de vie est exceptionnel dans la région et comparable à celui du Canada, soit quinze fois plus élevé que celui des Maldives, île de l'Océan indien.

Pendant cinq ans, de 1997 à 2001, di Castri a testé ses hypothèses de travail en sondant 28 îles dont huit atolls, milieux marins vernaculaires particulièrement fragiles. Il en ressort une typologie des impacts touristiques dans ces îles dont il apparaît que les plus forts touchent Tahiti, Moorea, Bora Bora et Manihi ; quant à Raiatea, l'île se classe sur le plan des impacts intermédiaires. Il est à noter que les trois premières îles connaissent un développement touristique sans politique de restriction, ce qui n'est pas le cas dans toutes les îles.

Les différentes îles sont également classées selon le degré de diversification de leurs activités. Là encore, les îles de Tahiti et de Moorea prennent la tête. La capacité d'établir des réseaux, à l'intérieur d'une communauté donnée ou d'un groupe d'îles donné, ainsi que l'ouverture au système global d'internationalisation du tourisme sont pris en compte. Les infrastructures de transport sont analysées ainsi que les politiques tarifaires des transporteurs.

Soulignons que l'isolement peut être contré grâce aux connections téléphoniques et, surtout, à l'Internet. Or, di Castri précise que les îles de la Polynésie française bénéficient d'un réseau téléphonique remarquable, mais accusent un retard similaire à celui observé en France, quand il s'agit d'utiliser l'Internet. Les cartes de crédit internationales sont peu acceptées en Polynésie française, à la différence des îles Orientales qui sont les plus connectées au réseau Internet et qui acceptent facilement les cartes internationales de crédit. Ces dernières îles dépendent du Chili et de ses politiques ouvertes aux TIC.

Finalement, di Castri analyse la capacité à développer un entrepreneuriat local en comparaison à la situation des années soixante. Il note le peu de fierté culturelle et de recherche d'identité des Polynésiens à cette époque-là ; il note aussi l'extraordinaire reviviscence culturelle en cours dans ces îles. Il dénonce par ailleurs les clichés de paresse associée au mode de vie polynésien et montre l'effervescence des hommes d'affaires polynésiens dont les entreprises sont liées au tourisme (petits propriétaires d'hôtels, tours-opérateurs, fabricants de produits et de services touristiques...). L'auteur affirme que les Polynésiens sont au moins aussi

réceptifs et ouverts au changement et à l'innovation technologique que les Européens.

Francesco di Castri dénonce les modèles standards de mesure de capacité de charge pour déterminer la « durabilité » du tourisme. Sa définition du concept de durabilité (sustainability) suppose un potentiel d'adaptation culturelle aux changements répétés et à l'imprévisible. Compte tenu de sa vision proactive du développement durable, les régions touristiques durables d'aujourd'hui sont celles qui partent avec un bas niveau d'impacts touristiques, une grande diversification d'activités et un bon potentiel d'entrepreneurs locaux. L'île de Raiatea lui apparaît, à l'instar de Huahine, de Rangiroa et de Mataiva, comme ayant un potentiel fort pour développer un tourisme durable.

L'impact du 11 septembre 2001 est analysé à l'issue de l'article sur les îles polynésiennes. Nous apprenons que la fermeture du grand hôtel du Club Méditerranée à Murocea et la faillite de plusieurs lignes de croisières a conduit à une récession du secteur touristique et à une baisse de fréquentation des touristes d'au moins 20 %. Aussi, di Castri en profite-t-il pour affirmer que le tourisme de masse est en voie d'être remplacé par un tourisme différent fondé sur la culture, les activités liées à la nature, à l'aventure et à la découverte.

Un autre exemple, plus proche de nous et fort intéressant, est celui développé dans le chapitre 20 par le professeur Claude Villeneuve et son équipe, sur le thème de la biodiversité. La région du Lac-Saint-Jean est à l'honneur avec le Zoo de Saint-Félicien et le projet du Centre pour la conservation de la biodiversité boréale, sur le site du jardin zoologique de Saint-Félicien. Ce centre constituera le plus grand biodôme forestier au monde sur la forêt boréale. Le zoo sauvage de Saint-Félicien est un produit d'appel qui génère d'importantes retombées pour l'ensemble de l'économie du Saguenay-Lac-Saint-Jean et constitue un effet de levier pour l'industrie touristique. Grâce au Centre de conservation de la biodiversité boréale, le zoo pourra poursuivre et intensifier sa contribution à l'essor du tourisme régional. L'attrait du projet repose notamment sur la constitution d'un « Oeil planétaire », fondant une nouvelle attitude envers le développement durable, qui prône le respect de la culture vernaculaire à l'intérieur du phénomène de mondialisation. Villeneuve insiste sur cette capacité à utiliser la force du monde virtuel pour répandre l'information, tout en utilisant la force du monde physique pour restaurer l'environnement à l'échelle locale et globale.

Il me semble capital de recommander la lecture de ce livre à tous les passionnés de développement durable, de nature, de culture et de recherche d'idées et d'expériences liées au tourisme. Je me dois de signaler en conclusion le paradigme de « science touristique » formulé par di Castri, science qui serait à même de contrer les impacts du tourisme sur l'environnement, science qui naîtrait de l'interaction nécessaire entre les décideurs en tourisme et le milieu scientifique. À méditer...

Martine Geronimi est détentriche d'un Ph.D. en sciences géographiques de l'Université Laval et enseigne la géographie à l'UQAM. Elle est spécialiste des problématiques historiques et culturelles de la géographie touristique.